

Discours pour l'hommage à Claude Erignac  
Préfet de Corse  
le 6 février 2010

Mesdames et Messieurs,

Nous sommes le 6 février, et pour la 12ème fois, nous nous retrouvons à l'endroit exact où Claude Erignac, préfet de Corse fut assassiné le 6 février 1998.

Justice a été rendue. Des voies de recours sont encore ouvertes, mais la Justice s'est prononcée. Nul sentiment de satisfaction, de jubilation, ou de vengeance, dans ces quatre mots : Justice a été rendue. Dans une société, dans une république, ces quatre mots doivent suffire ; ils sont indispensables, tout simplement indispensables.

Je souhaite que pour tous les meurtres qui ensanglantent la Corse, ces mêmes mots puissent être utilisés.

Mais si nous sommes réunis aujourd'hui encore, ici, 12 ans après, c'est que ce meurtre là n'est pas comme les autres, si horribles, si inacceptables soient-ils tous.

On n'a pas tué un homme, par derrière dans la nuque, parce qu'on voulait lui prendre ses biens, éliminer un rival, un concurrent ; on n'a pas tué cet homme pour se venger ; on ne l'a pas tué parce qu'on le craignait.

On n'a même pas fait attention au fait qu'il y avait une famille, des enfants, qu'il se dévouait à son travail, qu'il avait le sens du devoir, qu'il était profondément honnête et droit.

On n'a pas tenu compte du fait qu'il aimait la Corse dans laquelle il avait trouvé sa place, à laquelle il était utile.

Il n'a pas eu droit à un jugement : son assassin et ses complices n'avaient rien à lui reprocher.

On l'a tué sans le connaître. On l'a tué parce qu'il représentait l'Etat, et qu'il pouvait être un symbole commode.

Un symbole commode ! Pas un homme, un symbole ! Pour défendre, renforcer une idée, on a froidement tué un homme, seulement parce qu'il représentait une institution qu'on jugeait incompatible avec cette idée.

On l'a tiré comme on mitraille une façade.

Comment ne pas penser à Stefan Zweig, qui écrivait « tuer un homme, ce n'est pas défendre une doctrine ou un idéal. C'est tuer un homme. »

Ce meurtre là, il entraînait la Corse vers l'abîme de la Terreur : je le tue parce que je refuse ce que tu es, ce que tu représentes. Je te tue parce que je te crois un obstacle à la cause. Ou parce que ta mort servira la cause.

Quel tribut la Corse paie-t-elle, aujourd'hui encore, à cette violence aveugle, inutile, déshonorante, et déshonorante pas seulement parce qu'elle s'exerce dans l'ombre,

contre une victime impuissante !

C'était il y a 12 ans. Moi, aujourd'hui, son successeur, j'ai de l'espoir. J'ai l'espoir que de tels meurtres froids ne se reproduiront plus. J'ai l'espoir que les attentats, de moins en moins fréquents, de plus en plus incompris, disparaîtront. Que l'on pourra batailler, certes, s'opposer, défendre farouchement ses idées, ses idéaux. Et il le faut ! Mais dans le cadre des lois. Dans le respect de l'autre, de l'adversaire.

Je sens que la Corse peut passer au-dessus de cette violence ; j'ai l'espoir, raisonné, réfléchi, que chacun sur cette terre sache défendre toutes ses idées, toutes ses idées, quelles qu'elles soient, devant les Corses, devant les électeurs corses, pour les convaincre, ou pas.

Et qu'il recommence, à chaque débat, à chaque scrutin. Sans autre arme que l'intelligence, la parole, et le cœur.

Parce que c'est cela la démocratie, c'est cela la paix, et c'est cela l'avenir des enfants corses. C'est cela leur liberté.

Mesdames et Messieurs, la mort de Claude Erignac a-t-elle servi ?

Cela dépend de chacun d'entre nous. On peut oublier, nier, relativiser même. Mais quand on supporte qu'un homme soit assassiné au nom d'idéaux, on accepte toujours que bien d'autres, ensuite, soient exécutés de la même manière, pour le même motif.

Alors la mort de Claude Erignac a servi, parce que la Corse a refusé ce pas là vers l'abîme. Elle refuse l'image que certains lui donnent.

La Corse est forte de ses valeurs, de son âme. Elle n'aime pas la mort. Elle sait le poids de l'homme, de la vie. Et la Corse va bâtir son avenir. Dans la paix, et dans la dignité. Dans l'ouverture vers les autres, et dans la confiance avec la République.

Oh, ce ne sera pas toujours facile, les épreuves ne manqueront pas, les obstacles.

Mais la Corse, les Corses les surmonteront, parce qu'ils ont confiance en eux, en ce qu'ils sont : des hommes et des femmes d'honneur, et de foi dans leur terre et leur identité.

C'est pour moi une certitude.

Et je vous remercie, Mesdames et Messieurs, de me l'avoir donnée, et de la donner à tous ceux qui à mes côtés travaillent avec vous, pour vous. C'est notre récompense.

Vive la Corse, vive la République, vive la France.